

Lectures de Balzac, de mémoire

Grand arpenteur des chemins enchevêtrés de « La Comédie humaine », Michel Chaillou livre son parcours buissonnier d'une humanité paysagère

Quand je songe à Balzac, j'aperçois des rues, des places, l'échappée belle des fenêtres, la besogne infinie des portes et une foule de personnages dont le cœur de poulpe bat un destin. Quel avenir pour eux le long des phrases ? Dans l'éternuement d'un simple mot ? On les sent prédestinés. Leur décor les façonne, les climatise. Ils existent déjà en puissance avant d'être vraiment. Saumur procréa Grandet. Il suffit de réunir les ossements des maisons, de chercher à traquer dans leurs façades l'aridité de la lande et on butte déjà sur la cérémonie d'une parcimonie. Au bout d'une rue isolée, montueuse, souligne Balzac, se dresse un logis. Et le drame qui va en découler à la manière de l'humidité qui suinte des murs s'en trouvera à jamais tatoué.

Ainsi toute histoire semble ôtée à l'endu, à l'ennui des choses, à ce qui entoure ces hommes et ces femmes, les pressant, les empêchant de respirer à leur mode. Hors de leur sujet, pas de salut ! On ne flâne pas chez Balzac, on ne s'écarte pas de son sort inévitable. Le ciel reste toujours fanatique, ciel de devoirs et de symboles, et la terre soulevée de passions, trop pleine d'intentions. Ils sont jeunes ou vieux, plutôt vieux que jeunes, disons que leur jeunesse se fend à la naissance d'une ride invisible qui ne demande qu'à poursuivre sa route.

Le grand roman, ou la nécessité absolue de vieillir en prose. Ses personnages se lèvent pour s'asseoir, marchent pour arriver. Sa phrase de notaire les marque au fer. Physique ou sociale, la pesanteur les aplatit, toujours cruciale.

J'ai toujours lu Balzac, même les livres dont ne subsiste que le titre, prenant plaisir à imaginer ce qu'il laissa en blanc, l'escalier possible, le personnage qui s'en évanouit, et la rue derrière, toute une prosopopée des choses, des êtres. J'ai souvent eu, par exemple, envie de feuilletonner, banqueter jusqu'à l'ivresse romanesque avec *Les Héritiers Boirouge* dont ne nous restent que les premières pages, Qui débutent par cet avertissement sans frais : « Avant d'entreprendre le récit de cette histoire, il est nécessaire de se plonger dans le plus ennuyeux tableau synoptique dont un historien ait jamais eu l'idée » - un arbre généalogique aussi ébouriffant que celui d'une famille princière allemande.

J'adore l'impératif « il est nécessaire », l'aspect règle sur les doigts de l'instituteur Honoré pour que l'on s'enfonce à sa suite dans les noms éperdus d'une famille, nous dissolvant dans la confusion des divers rameaux pour atteindre l'histoire à dire, tous ces Popinot-Chandier, Bianchon-Popinot, Popinot-Bianchon, Chandier-Chandier, Bianchon-Grandbras, Chandier-Grosseuille ou Boirouge-Mirouet, d'où va surgir cette phrase quasi sacramentelle : « En 1832, il existait à Sancerre un vieillard âgé d'environ quatre-vingt-dix ans, respectueusement nommé le père Boirouge. Lui seul à Sancerre se nommait Boirouge tout court. »

Et Boirouge tout long ? Je ne peux m'empêcher de penser en suivant du regard le bonhomme s'estompant par une rue en pente que Balzac n'acheva pas. Pourtant, à Sancerre, elle mène au point le plus élevé. On peut y voir à six

Michel Chaillou

lieues à la ronde. Mais quoi, justement ? Cette atmosphère éternelle par les nuages du roman balzacien, les dissensions d'héritages, les amours contrariées, les ambitions, le négoce et la gloire ?

Il me faut revenir à *La Comédie humaine* comme à une grande copie annotée par le réel. Parfois je m'étourdis de ces débuts de récit qui mettent aussitôt l'âme en diligence, prête à épouser les ornements du chemin. Dans *Béatrix*, cette terre à part, murmurée en aparté de la France, coin de Bretagne certes, mais détaché de tout faute de communications vives. La phrase, à force de se faire vicinale, se couvre d'herbe. Quoi d'étonnant alors que, dans cet écrin de lassitude, s'éternise un morceau de temps passé laissé en rade : « Qui voudrait voyager en archéologue moral pourrait retrouver une image du siècle de Louis XV dans quelque village de la Provence, celle du siècle de Louis XIV, au fond du Poitou, celle de siècles encore plus anciens au fond de la Bretagne. »

On entre en lecture, en légende, en religion. Les mots, les phrases nous convertissent à leur usage. On pénètre à la fois un pays et son image sainte, sanctifié par son passé qui affleure, toute la mémoire du lieu remontant à la surface pour faire rendre gorge à son présent. Balzac ne fait que réveiller les puissances d'un lieu. Le décor sait tout à l'avance, lui qui a tout organisé en sous-main. Bal-

zac a ce génie peau-rouge de déchiffrer d'instinct, ligne à ligne, le paysage, ses sursauts, ses envoûtements naturels, sa romancerie, qu'il dispose, disperse en paroles. Dans le cas de *Béatrix*, c'est Guérande, mœurs féodales des remparts, des douves, de la mousse et des pierres, où même les peupliers de la promenade deviennent objet de chicane, ville-relais entre la mer et les dunes, les jacasseries du sel et de l'herbe à vache. C'est dans cet endroit, en marge de tout - seuls en réalité les mots l'atteignent -, que s'étoffe une destinée, parmi une sorte d'Afrique intérieure que bougent des sortes de bédouins, la blancheur de toile des paludiers.

Mais les choses débordent de trop d'intentions, lesquelles oblitèrent, timbrent d'infini la moindre ombre, vivante ou morte. Balzac assèche les pourtours, renforce la puissance climatique des pierres. Quels sont les vrais héros du roman balzacien ? L'homme ? Ou ce

qui vire au-dessus de sa tête ? Ce qui l'entoure ou ce qui approfondit le moindre de ses pas ? Le chemin plutôt que le promeneur ?

Une histoire qu'il invente n'est jamais vierge, elle date déjà. Ce besoin maniaque de préciser saison, année, jour ou heure au début d'un récit manifeste bien la volonté de rendre au temps ce qui lui appartient, d'enfoncer un coin immémorial, pieu vigilant autour de quoi l'anecdote ensuite se développera, mais uniquement au bout de sa longe.

Automne 1826, un abbé surpris par une averse qui ne fait pas fondre son embonpoint et c'est *Le Curé de Tours*. Je me demande depuis si l'on sortit jamais « moralement » de la petite place enchevêtrée que l'ecclésiastique traverse, nommée le Cloître, derrière le chevet de Saint-Gatien ?

En 1792, la bourgeoisie d'Issoudun jouissait d'un médecin nommé Rouget, homme à malice. Jouissait ? Déjà, la Rabouilleuse en tressaille, les mots éprouveront des difficultés à se déprendre de la prostitution du malheur.

« En 1479, le jour de la Toussaint, au moment où cette histoire commença, les vèpres finissaient... », et c'est Maître Cornélius. L'allure d'infini de cette scène, l'archevêque qui se lève pour bénir l'assistance, la nuit qui commence son sermon, les cierges extatiques qui brûlent.

Parfois Balzac introduit à la

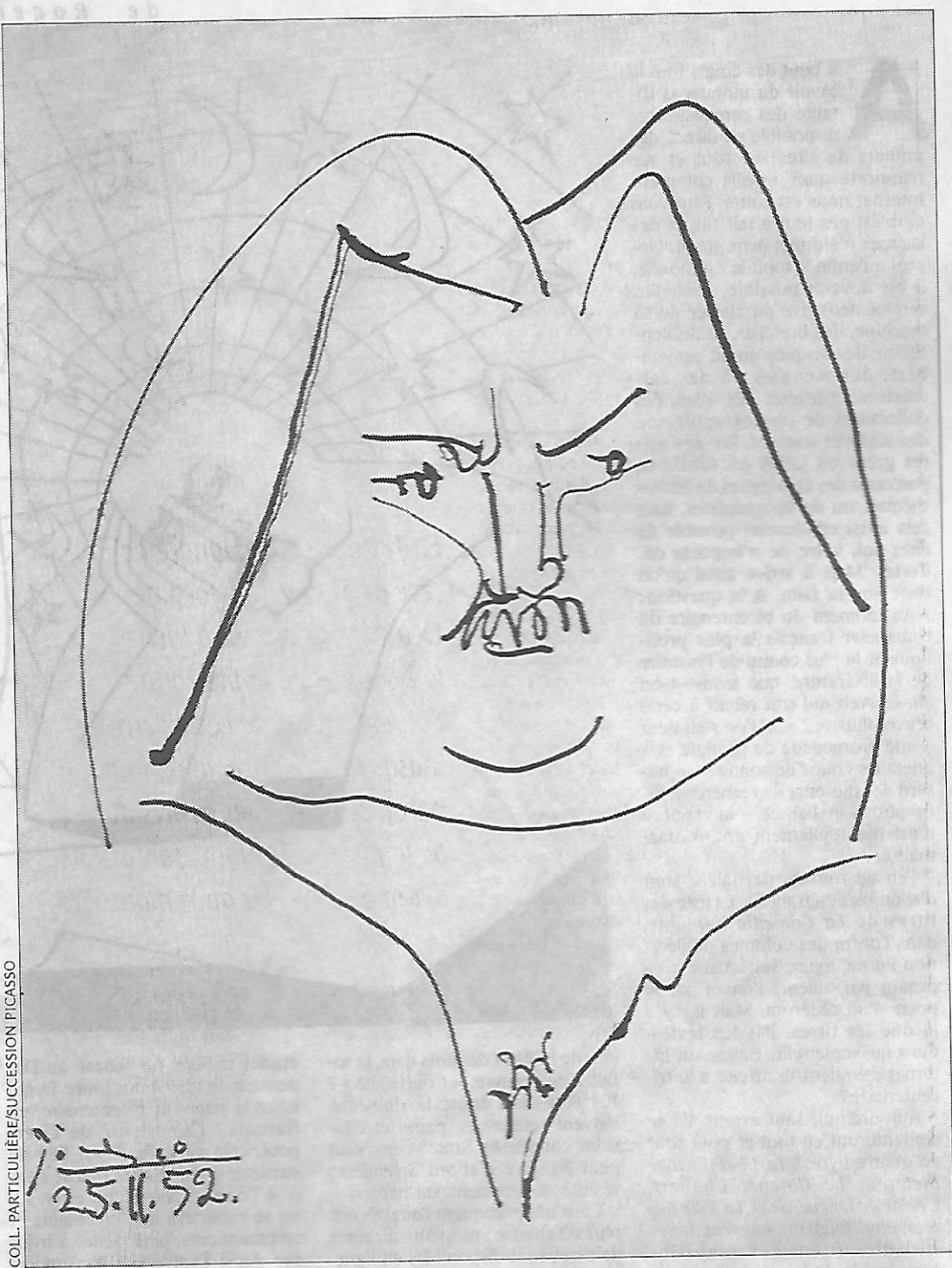
COLL. PARTICULIÈRE/SUCCESION PICASSO

Portrait de Balzac par Picasso (1952)

place d'une date un ton panoramique qui déploie l'espace d'où il va fondre sur sa proie : « Il se trouve dans certaines villes de province des maisons dont la vie inspire une mélancolie égale à celle que provoquent les cloîtres les plus sombres », et c'est Eugénie Grandet. « Il est dans Paris certaines rues déshonorées autant que peut l'être un homme coupable d'infamie », et c'est Ferragus, chef des dévorants.

Où la question presque évidente qui nous prend presque à rebrousse-poil, qui engage *L'illustre Gaudissart* ? « Le commis voyageur, personnage inconnu dans l'Antiquité, n'est-il pas une des plus curieuses figures de notre époque ? » Et tout cela pour une histoire de vitriol - qui dissout, défigure - et de glu,

25.11.52.



Portrait de Balzac par Picasso (1952)

place d'une date un ton panoramique qui déploie l'espace d'où il va fondre sur sa proie : « Il se trouve dans certaines villes de province des maisons dont la vue inspire une mélancolie égale à celle que provoquent les cloîtres les plus sombres », et c'est Eugénie Grandet. « Il est dans Paris certaines rues déshonorées autant que peut l'être un homme coupable d'infamie », et c'est Ferragus, chef des dévorants.

Où la question presque évidente qui nous prend presque à rebrousse-poil, qui engage L'illustre Gaudissart ? « Le commis voyageur, personnage inconnu dans l'Antiquité, n'est-il pas une des plus curieuses figures de notre époque ? » Et tout cela pour une histoire de vitriol – qui dissout, défigure – et de glu,

qui nous fait coller, adhérer à des vilénies ? Heureusement, cette phrase à l'aquarelle au début de la Muse du département. « Sur la lisière du Berry se trouve au bord de la Loire une ville qui, par sa situation, attire infailliblement l'œil du voyageur. » Ah ! La chimie irréprochable de cet infailliblement ! On sait déjà qu'on aboutira à l'héroïne après un long cheminement parmi la ville, le quartier, la géographie. C'est la hauteur d'étiage romanesque du lieu qui imbibe, donne sa couleur à l'histoire.

Aussi, lorsque dans un récit, Balzac repousse, ébranle d'un coup d'épaule son monde habituel, prend soudain à son compte la parole profuse, éparse et légendaire de La Comédie et dit magistrale-

ment « je », on tressaille d'énergie, on oublie le notaire impitoyable, le fatras génial des testaments, de tant de vies remuées, annotées, on commence à espérer. « Je demeurais alors dans une petite rue, que vous ne connaissez sans doute pas, la rue de Lesdiguières... »

Mais le reste appartient à Facino Cane, à la réalité endiablée d'une noce faubourienne rue de Charenton, au papier crasseux, aux lampes à réflecteur en fer blanc, aux quatre-vingts personnes qui dansent « comme si le monde allait finir », au rythme de la musique de trois musiciens aveugles des Quinze-Vingts, au son du violon, du flageolet, surtout de l'héroïque clarinette.

A vous désormais d'y aller voir !